

**Le Théâtre
expérimental
des femmes,
6^e saison**

Créer en zone libre

Tout le monde connaît la Ligue nationale « Donnez-y la claque ! » d'improvisation, ce jeu « sportif » étant devenu au classicisme du Rideau Vert ce qu'est le break dance à Fred Astaire. Mais combien connaissent son géniteur : le théâtre expérimental, dont l'improvisation n'est que l'une des techniques pour déclencher le processus de création ? Qui sait qu'au Québec, le premier foyer de l'expérimental a été le Théâtre expérimental de Montréal (TEM), fondé en 1975 par Pol Pelletier, Jean-Pierre Ronfard et Robert Gravel ? Et qui connaît vraiment le Théâtre expérimental des femmes (TEF) créé en 1979 par trois comédiennes du TEM : Louise Laprade, Nicole Lecavalier et Pol Pelletier ?

par Lise Moisan

Depuis cinq ans, malgré les réserves de la critique, avec l'appui financier des bailleurs de fonds gouvernementaux et grâce surtout à la fidélité de son auditoire, le TEF est devenu l'une des « institutions » de la culture des femmes, un lieu de théâtre féministe et proprement expérimental.

Les femmes du TEF ont d'abord joué des créations collectives comme *À ma mère, à ma mère, à ma mère, à ma voisine*, puis leurs propres textes, dont *La lumière blanche* de Pol Pelletier et enfin des pièces d'autres auteurs dont Anne-Marie Alonzo (*Geste*) et Jovette Marchessault (*La terre est trop courte, Violette Leduc*). Elles ont inauguré deux événements devenus une nécessité annuelle : le *Festival de créations de femmes* et une série de conférences intitulée *Les lundis de l'histoire des femmes*.

L'automne 82 avait vu un remaniement de l'équipe de direction avec le départ de Nicole Lecavalier et l'arrivée de Ginette Noiseux et Lise Vaillancourt, invitées à consolider le noyau. C'est avec ces deux nouvelles co-directrices¹ que Lise Moisan a voulu parler de théâtre et de féminisme, à la veille de la 6^e saison du TEF.

«Le théâtre traditionnel se nourrit de l'oeuvre des morts, de cultures mortes et de l'exclusion des femmes. En trois ans

d'École nationale, je n'ai pas travaillé un seul texte d'un auteur vivant, pas un seul texte d'une femme et je n'ai pas eu une seule femme professeure.» Sortie de l'École nationale de théâtre un peu comme «l'enfant chérie en scénographie», Ginette Noiseux a d'abord assisté François Barbeau dans des productions de prestige à la Place des arts, au Centre national des arts et au Rideau Vert.

«Le métier de scénographe est un métier d'homme, dit-elle. On me demandait de dessiner un costume pour une putain,

par exemple, et puis la critique était : «Est pas baisable !» Je suis sortie de là en claquant les portes. On m'avait dit avec mépris d'aller voir au TEF, je l'ai fait, par provocation. J'ai travaillé d'abord sur *La terre est trop courte*. Je pense que c'est ma place.»

Après avoir fait le Théâtre national de mime et un stage à Paris, après s'être immergée dans la pédagogie de Decroux, l'inventeur des techniques modernes de mime – «Il a 83 ans, c'est une espèce de fou, un gars de droite, tout le monde attend qu'il soit dans sa tombe pour le contester» – Lise Vaillancourt a décidé de s'inscrire en Arts dramatiques à l'UQAM où Pol Pelletier, professeure invitée, dirigeait une nouvelle production de *À ma mère...* «Après avoir travaillé à la scénographie et à l'éclairage de *À ma mère*, j'ai écrit et proposé une pièce pour l'ouverture de la saison 81-82 : «Ballade pour trois baleines.»

Derrière «la putain»

Ce que Ginette et Lise veulent réussir sur scène c'est «l'image plutôt que la métaphore, le physique plutôt que le langage». Cette incarnation passe par les signes : «Dans la culture patriarcale, dite universelle, les hommes partagent énormément de significations symboliques, de signes de reconnaissance de leur réalité. Séparées les unes des autres, noyées dans les symboles patriarcaux, nous man-



Lise Vaillancourt et Ginette Noiseux

quons de signes variés et accessibles. Les spectacles qui ont le mieux marché, comme *À ma mère...* et *La lumière blanche*, touchaient à nos conflits avec nos mères et à la maternité ; ce n'est pas par hasard. Il est plus difficile de se reconnaître dans des personnages de voyageuses comme les *Dandigores*».

Au moment de notre rencontre, Lise Vaillancourt terminait l'écriture de *Marie-Antoine Opus I*. La question des personnages la passionne : «Le personnage principal, Marie-Antoine, est une petite fille de cinq ans et demi. Elle me ramène aux modèles de mon imaginaire d'enfant : la «danseuse de ballet» sur mon bureau, ou bien la «chanteuse d'opéra» parce que j'avais une tante chanteuse qui faisait des

mé leur parle. Chaque fois, nous créons une possibilité d'imaginer un monde différent. Et je me demande si je pourrais simplement décrire une femme qui, comme dit l'écrivaine Pauline Harvey, a 32 ans, habite dans un 4 et demi et écoute la télé en réfléchissant. Pourrais-je l'écrire sans souffrir d'insécurité parce que ce ne serait pas assez, parce que l'extérieur ne serait pas transformé ?»

Tension dans la salle

Dans ce bain de psychologisme qu'est la culture dite de masse, avec la télé, le cinéma et une partie importante de la littérature romanesque, est-il surprenant que le théâtre expérimental, et qui plus est féministe, soit perçu comme difficile, inaccessible ?

«Il y a, en général, beaucoup de tabous et de malaises à surmonter, reprend Ginette. Dans le théâtre traditionnel, les «cues» (signaux) sont bien connus ; on rit là où il faut rire. Ici, les spectatrices se demandent si elles sont assez intelligentes pour comprendre, si elles rient à la bonne place. Cette tension des femmes est la chose la plus difficile. Devrions-nous travailler plus pour mettre le public à l'aise ? Je ne sais pas, en définitive.

«Le malaise vient aussi d'un environnement social. Les féministes qui viennent ici ont une conscience accrue de ce qu'elles sont et de leur imaginaire, peu importe d'où elles viennent. Pour celles dont la prise de conscience est plus récente, c'est plus dur. Sans compter les commentaires du chum, des hommes, dès qu'elles mettent le pied ici. Même les jeunes comédiennes qui viennent travailler se font assaillir : «Tiens, te voilà enrôlée, maintenant ?» Actrices ou spectatrices, on ne vient pas au TEF comme dans un autre théâtre. Il y a une forme d'engagement, ce n'est pas gratuit.

«Mais notre réflexion sur le théâtre, sur notre mandat entre autres, évolue. Autant il y avait au début des priorités, autant on commence maintenant à faire confiance en chacune des actrices, en ses choix artistiques. Ça permet d'écrire sans toujours se demander si c'est la phrase géniale, celle qui va bouleverser, celle qui va trouver la solution, qui va faire la révolution...», poursuit Lise. «Par exemple, Pol se demandait : «À la fin de *La lumière blanche*, fallait-il trouver la grande solution ?» La dernière phrase était : «Le chemin... c'est par là», ce qui ne suffisait pas, bien sûr !

«C'est la chose la plus angoissante quand on fait du théâtre féministe : réussir à dire quelque chose de constructif, de positif. À la fin des spectacles, on espère toujours, dans notre for intérieur, voir les spectatrices se lever comme une seule femme et sortir transformées !! Mais sans cette foi, on n'y arriverait pas.»

L'invisible encore

Pour les nouvelles co-directrices du TEF, faire du théâtre féministe c'est «se donner le luxe de ne jamais renier son identité». Mais c'est aussi l'effrayant défi d'assurer cette identité «multidimensionnelle et singulière». Dans un environnement misogyne et masculiniste, un livre, une musique, une pièce de théâtre qui explore notre univers réel et imaginaire, nos «zones obscures», crée une zone libre où l'on peut risquer d'être plus que La Femme en deux dimensions, soigneusement anonyme, simple survivante.

L'ensemble des pièces du TEF explore les relations entre femmes. Souvent, le feu, la glace, la tendresse, le jeu, le repos, des courants amoureux et érotiques m'ont envoûtée dans une salle inconfortable. Mais on n'a montré qu'une part de l'invisible, jusqu'ici : beaucoup d'amour entre femmes mais peu de personnages de lesbiennes, beaucoup de sensualité mais peu de sexualité et de désir explorés. Pourquoi ?

«Comment amener cela – l'amour des femmes – sans être récupérées par le voyeurisme d'un public qui, de prime abord, cherchera à réduire ? Comme scénographe, je montre rarement une femme jambes nues, par exemple, à cause de l'effet disproportionné que cela prend sur scène. Alors, imaginer une scène d'amour entre femmes ? C'est un défi pour la metteuse en scène, et pour les comédiennes, pour nous toutes. Cela nous fait peur comme dans la vraie vie.» **FIN**

1/ Avec Pol Pelletier, Louise Laprade ayant démissionné cet été pour cause de ressourcement.

Saison 84-85

En dépit de la crise du logement qui frappe les théâtres montréalais – crise exacerbée par des règlements municipaux aberrants qui rendent même la Place des arts illégale ! – le TEF cherche intensivement un local permanent. Malgré tout, du 19 octobre au 10 novembre prochain, le TEF présentera *Marie-Antoine Opus I*, de Lise Vaillancourt, à la salle Fred-Barry, rue Ontario, dans une mise en scène de Pol Pelletier, avec neuf personnages féminins dont Louise Laprade et Lise Vaillancourt dans les rôles principaux, et un personnage masculin. Et en mai 85, en co-production avec le Théâtre d'aujourd'hui, Pol Pelletier remettra en scène *La lumière blanche*.

Par contre, stages et ateliers se poursuivront au local actuel du TEF, 4379 rue de Bullion. En septembre : auditions pour un stage ouvert de recherche permanente, dirigé par Pol Pelletier. En novembre : stages de formation en techniques d'éclairage pour électriciennes, scénographes, éclairagistes et menuisiers. En février 85 : ateliers de dramaturgie pour écrivaines de théâtre (14 semaines). Pour plus de renseignements : 844-0207.



Les dandigores : Christiane Proulx et Suzanne Lemoine

concerts à travers le monde. Certaines diront que ces personnages sont des clichés ; par exemple, Chantal, «la danseuse étoile au petit nez réussi», c'est la putain. En essayant de suivre ce fil, je me suis aperçue qu'un autre langage surgissait : cette femme-là avait des choses à dire, bien différentes de ce qu'on attendait d'elle : mais elles – ces nouveaux personnages – collent-elles à la réalité ou sont-elles des extra-terrestres, tellement nous voyons peu de personnages féminins multidimensionnels, de «vraies» femmes.

«Malgré nos angoisses, parce que les femmes ne se reconnaissent pas immédiatement dans la légende, ce monde mythologique et physiquement transfor-